

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

LYON : 3 fr. par trimestre.

PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,
AU THÉÂTRE, journal de Paris.S'adresser, pour tout ce qui concerne
la rédaction et l'administration du
journal, à M. Francis LINOSSIER
pour les dessins, à M. Ch. KIAPORYBUREAU :
Place Louis-Napoléon, 26.
Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS.

Le livret d'un Opéra.

Sujet.

Un jeune prince américain
Est amoureux d'une jeune princesse.
Cet amant, qui périt au milieu de la pièce,
Par le secours d'un dieu ressuscite à la fin.

Prologue.

(Un chanteur sur la scène fait signe aux
acteurs d'entrer.)

Peuple, entrez, qu'on s'avance.

(Aux chanteurs, bas.)

Vous, tâchez de prendre le temps.

(Aux danseurs, bas.)

Vous, le jarret tendu, partez bien en cadence.

Acte 1^{er}.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Cher prince, on nous unit.

LE PRINCE.

J'en suis ravi, princesse.

Peuples, chantez, dansez, montrez votre allé-
[gresse.]

CHOEUR.

Amis, chantons, dansons, montrons notre allé-
[gresse.]

Acte II.

LA PRINCESSE.

Amour!

(Bruit de guerre qui effraie la princesse. —

Elle semble s'évanouir dans la coulisse. —

Le prince entre poursuivi par ses ennemis.

— Combat. — Le prince est tué.

LA PRINCESSE.

Cher prince!

LE PRINCE.
Hélas!
LA PRINCESSE.

Quoi?

LE PRINCE.

J'expire.

LA PRINCESSE.

O malheur!

Peuples, chantez, dansez, montrez votre dou-
[leur.]

LE CHOEUR.

Amis, chantons, dansons, montrons notre dou-
[leur.]

(Marche funèbre.)

Acte III.

PALLAS (dans un nuage).

Pallas te rend le jour.

LA PRINCESSE.

Ah! quel moment!

LE PRINCE.

Où suis-je?

Peuples, dansez, chantez, célébrez ce prodige.
(On danse.)

P. S. — Les compositeurs qui voudraient
mettre ce livret en musique, sont priés de
s'adresser *franco* à l'auteur que nous ne con-
naissions pas, et dont nous ne pouvons donner
l'adresse.

CHRONIQUES.

Le concert annuel de M. George HAINL, qui
est l'événement du monde des dilettanti et
des artistes, est annoncé pour mardi 8 mars,
à huit heures du soir.

Les lois qui régissent la presse littéraire ne
nous permettant pas, sous peine de contraven-
tion au timbre, de publier *in extenso* le sédui-
sant programme de cette soirée, nous dirons
seulement que M. George HAINL reste fidèle à
ses antécédents, et que les œuvres qui seront
exécutées dans ce concert sont celles des mai-
tres nommés Beethoven, Paganini, Haydn et
Rossini.

Les principaux morceaux seront chantés
par MM. FROMANT, BONESSEUR et M^{lle} CHAMBARD.

Si, à l'attrait de ce que nous venons de dire,
nous ajoutons que SIVORI, l'éminent violoniste,
se fera entendre dans deux morceaux de sa
composition, en voilà plus qu'il n'en faut pour
que la foule encombre mardi soir le Grand-
Théâtre.

M. George HAINL est un artiste hors ligne,
auquel Lyon musical doit beaucoup; l'Acadé-
mie, en le recevant dans son sein, a prouvé
toute l'estime qu'elle faisait du talent de notre
chef d'orchestre; tout Lyon musical paiera sa
dette de reconnaissance.

Par ordre supérieur émanant de la famille
Courtois, les vendeurs de l'*Argus* ont deux
fois vu les portes du théâtre de la galerie de
l'*Argus* se fermer sur leur nez, qui est, heu-
reusement pour eux, moins long que celui du
papa Courtois.

Or, cette politesse, qui sent la contrefaçon
belge, a été motivée par l'absence de réclames
dans notre journal en faveur de la famille
bruxelloise.

Nous ne sommes pas plus avares de réclames
que les grands journaux, car nous comprenons

que les coups de grosse caisse sont nécessaires, surtout pour des artistes de la taille de ces escamoteurs ; mais cependant nous ne voulons pas souffler éternellement dans la clarinette pour attirer un public qui ne veut pas venir ; on se fatigue de souffler, et l'on joue faux.

Nous devons relever l'impolitesse de M. Courtois ; mais nous ne lui en voulons en aucune façon, et nous constatons avec plaisir que ses affiches sont mieux imprimées que rédigées ; qu'il y a un monde fou à chacune de ses représentations.

Pour les chroniques :
FRANCIS LINOSSIER.

L'opéra de Vienne a perdu dernièrement un de ses artistes, M. Lazinsky, joueur de basson. C'était un homme d'un caractère on ne peut plus original. Il s'était fait un devoir de conscience, de ne jamais porter les yeux sur la scène, regardant le théâtre comme un lieu de perdition morale. Dans les entr'actes, il se retirait dans un coin écarté, et là il se mettait à lire des livres de piété, des traités religieux, afin de neutraliser l'effet des abominations auxquelles il avait, malgré lui, prêté l'oreille.

Caquetage de Vert-Vert.

Un jeune homme se compromettant pour une dame aux camélias, un de ses amis lui en fit la remarque.

— Prends garde, lui dit-il, tu te compromets, et tu fais parler peu avantageusement de toi dans le monde.

— Allons donc ! tu calomnies Lyon, bonne ville où l'on ne s'occupe nullement des autres.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne s'y occupe que de soie.

FRANCIS LINOSSIER.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

CÉLESTINS.

RICHARD III,

DRAME EN CINQ ACTES PAR M. VICTOR SÉJOUR.

Il y a certain nom qui éveille spontanément certain souvenir qui s'y rattache : celui de Richard III rappelle ces infortunés fils d'Edouard étouffés dans la tour de Londres, pauvres enfants, qui eurent le tort de venir au monde avec des droits à une couronne, ce qui fit qu'on trancha la tête qui devait la porter.

M. Victor Séjour a pris Richard III au moment où, ce premier crime commis, il cherche à s'affermir sur le trône ; si un précipice s'ouvre, il y jette des cadavres pour le combler ; si une vie l'embarrasse et le gêne, il la prend. A cette âme noire et traîtresse comme l'épée d'un assassin, Dieu a donné un affreux fourreau : Richard est laid, difforme, boiteux, manchot ; et

sa cruauté est en quelque sorte une vengeance contre l'espèce humaine, dont la beauté insulte à ses difformités.

Un mariage avec la fille d'Edouard, la sœur des enfants égorgés, légitimerait son usurpation, et Richard n'hésite pas à demander la main d'Elisabeth, qui, puisant dans son amour pour le duc de Richemond un noble énergie, refuse de se soumettre et entreprend une lutte dans laquelle la pauvre enfant succomberait sans l'appui de Raoul Scrom, l'un des partisans de Richemond, qui, sous les traits d'un fou, s'introduit à la cour, et protège Elisabeth et la reine, jusqu'à ce que Richemond, vainqueur, tue Richard III.

Autour de cette intrigue principale se nouent et se dénouent mille intrigues secondaires, qui tiennent les spectateurs dans une émotion de terreur permanente.

Richard III traverse toute l'action avec sa sinistre figure, et, dès qu'il apparaît, on devine un meurtre et une victime ; Richard III, qui représente l'élément vital du drame, le traître, a une puissance que n'a pas généralement le traître ; d'ordinaire il se cache et rampe, dans ce drame il marche la tête haute.

M. Victor Séjour s'est inspiré de deux chefs-d'œuvre : des *Enfants d'Edouard* et de *Louis XI*. L'inspiration a été heureuse et a valu au théâtre le meilleur drame littéraire de l'année.

Aussi nous louerons, sans restriction aucune, le drame de *Richard III*, œuvre complète où tout se trouve, le fonds et la forme.

On parle de la décadence du théâtre, et cette décadence est malheureusement vraie ; ceux qui ont tué le théâtre sont les *faiseurs*, espèces de maçons littéraires construisant des échafaudages en planches recouvertes de quelques guenilles ; si l'on veut relever notre scène, il faut s'adresser à des ouvrages tels que *Richard III*.

M. GENIN a été hideux sous les traits de Richard III, et cet artiste, dont nous avons si souvent loué la noble figure, où respire l'intelligence et la bonté, s'est fait un masque repoussant : ses yeux se tordent dans leur orbite ; à chaque angle de ses lèvres contractées, on devine la bave ; s'il sourit, il grimace le sourire de l'enfer du Dante ; et lorsqu'il meurt, lorsque, couvert de blessures, chancelant sur ses jambes, il veut, avec la vie qui lui échappe, retenir la couronne sanglante qu'il s'est mise sur la tête, son râle est le rugissement du tigre, ses cris des grincements, et son dernier soupir un blasphème.

M. GENIN, à chaque représentation, est rappelé à la chute du rideau ; nous qui sommes peu partisan de ces ovations un peu trop prodiguées, nous applaudissons de nos deux mains

à celle faite à cet artiste dans ce drame, car il la mérite.

Les autres rôles, auprès de celui de Richard, sont à peu près effacés : l'auteur ne s'est préoccupé que du caractère de ce personnage ; cependant nous devons des éloges à M^{me} BALLAURY, cette artiste qui a une si belle tête, si bien faite pour une couronne, et une taille si élégante pour le manteau royal.

On nous a dit que M^{me} BALLAURY allait quitter la scène pour un riche mariage : ce sera une perte très-grande pour notre théâtre ; on verra alors toute la valeur de cette artiste.

M^{me} BERGER a idéalisé la poétique figure d'Elisabeth ; au milieu de cette tempête de crimes, M^{me} BERGER a été la frêle fleur battue par le vent ; qu'elle nous permette, en louant son talent, de lui adresser nos compliments sur ses toilettes d'un goût exquis.

Si nous ne connaissons pas le parti pris dans un certain monde de trouver tout drame stupide, nous donnerions le conseil à la société élégante qui suit le vaudeville, de déroger à ses habitudes en faveur de *Richard III*.

— Un drame, fi donc !

A ce propos, qu'on nous permette une petite anecdote :

Dans le coupé d'une voiture des messageries Laffitte et Gaillard, deux personnages, un jeune homme et un vieillard, causaient un peu de tout sans causer de rien.

— Avouez-moi une chose dit le jeune homme, en suivant le fil de la conversation.

— Quoi donc ? répondit le vieillard.

— Avouez que tous les Parisiens sont stupides.

— Je ne puis pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis Parisien.

— Oh ! je vous fais mes excuses ; avant de vous adresser cette question, j'aurais dû vous demander votre nom et celui de votre pays.

— Vous connaissez le nom de mon pays ; quant à celui que je porte, vous le connaissez sans doute aussi : je suis Béranger.

— Le chansonnier ?

— Oui.

Le jeune homme « honteux et confus, » ôta respectueusement son chapeau devant l'homme qui est, quoique Parisien, le plus grand poète de notre époque.

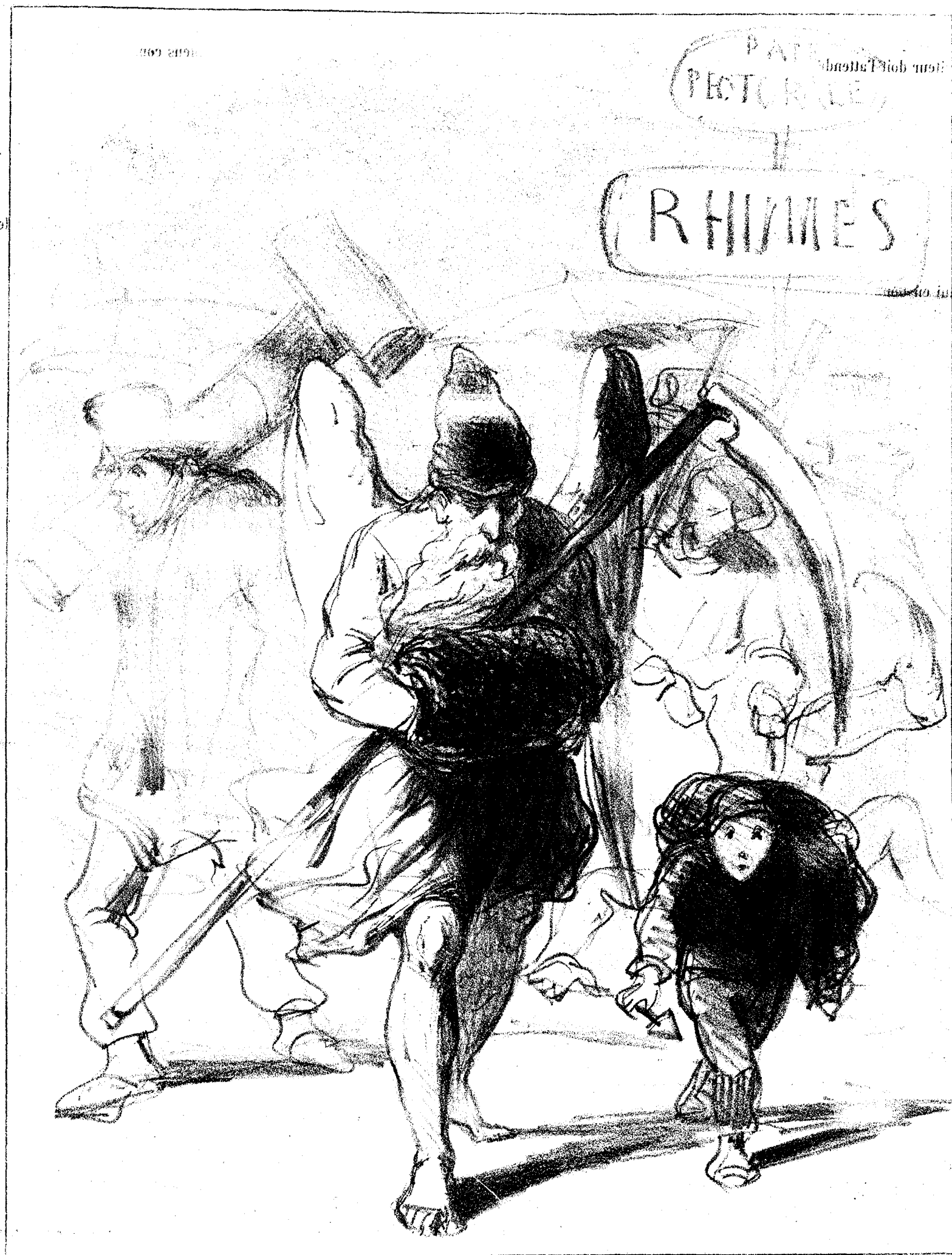
S'il y a Parisien et Parisien, il y a aussi drame et drame.

MORALE : Allez voir *Richard III*.

GRAND-THÉÂTRE.

Si j'étais Roi... je donnerais à M. Adolphe Adam une fortune qui lui permette de vivre à sa guise et sans souci de spéculations ; alors M. Adolphe Adam travaillerait plus sérieuse-

ACTUALITÉS



Lyon, imp. Gerente fils r. St Joseph. 12.

L'Hiver se rentournant avec sa suite

ment, et, au lieu d'ouvrages charmants comme *Si j'étais Roi*, donnerait des chefs-d'œuvre comme *le Châlet*.

Le génie de l'inspiration n'est pas une robe de chambre qu'on prend à toute heure, et le compositeur doit l'attendre pour se mettre au travail.

Si j'étais Roi est monté avec luxe, chanté délicieusement par MM. ANTHIOME, LUCIEN, Mmes CABEL et ISMAEL; c'est un opéra qu'on doit voir, et que les artistes dont nous avons parlé forcent à applaudir.

M. George HAINL, dont l'orchestre est toujours admirable, est l'ami intime de M. Adam, et il lui en donne une preuve par le soin tout particulier avec lequel il monte les ouvrages de ce compositeur.

Jérusalem a été, comme toujours, l'occasion d'un triomphe pour M^{lle} LACOMBE, et le ballet d'un *Voyage dans la Lune* pour les artistes du ballet.

M. MAGNE, que l'habileté de M. Delestang a su trouver au fond de la Belgique, pour remplacer M. CABEL, dont l'engagement momentané expirait, — M. MAGNE, disons-nous, a une charmante voix, peut-être peu étendue, mais qu'il manie avec facilité.

Mardi aura lieu aux Célestins le bénéfice de M. DUPRÉ. — Cette soirée se composera de *la Terre promise*, vaudeville en 3 actes; de *Tout pour les Filles rien pour les Garçons*, mon *Isménie* et *le Chevalier des Dames*.

Pour les Théâtres,
FRANCIS LINOSSIER.

UNE FOLIE DE JEUNESSE.

(XII. Suite et fin.)

Le lendemain, Gustave écrivit à Rose; il griffonna vingt pages pour ces six lignes :

« Mademoiselle,

« Je sens en moi le génie qui fait les grands peintres; mais le génie est un flambeau qui ne s'allume qu'à l'amour : si vous vouliez m'aimer, je sortirais de mon obscurité et vous offrirais le nom dont je vous devrais l'illustration.

« GUSTAVE. »

Rose répondit :

« Aimez-moi, je vous le permets; essayez de vous faire aimer, et je vous dirai quand vous aurez réussi. »

XIII.

L'exposition s'ouvrit.

Gustave exposa un tableau qui fut le chef-d'œuvre du salon.

C'était une ravissante jeune fille assise au bord d'un champ de blé; sur ses longs cheveux déroulés, dont le vent soulevait les mèches

blondes, était posée une ravissante couronne de cette fleur d'azur que les botanistes appellent prosaïquement le bleuet; la tête penchée, elle effeuillait, de ses mains mignonnes aux ongles roses, cette autre fleur, l'oracle des amours, la marguerite des prés.

Est-il donc nécessaire de dire que cette jeune fille était le portrait de Rose?

XIV.

Le ministère de l'intérieur offrit au jeune peintre trois mille francs de son tableau.

Gustave refusa; ce tableau était un souvenir, et les souvenirs ne se vendent pas.

Mais la proposition flatteuse que lui avait faite le ministère de l'intérieur prouva au jeune homme qu'il ne s'était pas trompé sur sa valeur d'artiste.

XV.

Un soir, Rose, comment cela était-il arrivé, se trouvait dans l'appartement de Gustave.

— Rose, lui dit-il en lui tendant la lettre timbrée du ministère de l'intérieur, voyez.

— Vous avez du talent, je le sais, répondit la jeune fille. Qu'avez-vous répondu à cette lettre?

— J'ai répondu par un refus.

— Pourquoi?

— Parce que ce tableau est une pensée de mon cœur.

— Et quelle est cette pensée?

— La jeune fille effeuillant la marguerite, c'est vous; elle interroge la fleur sur l'état de son cœur, et, jetant au vent ses pétales, elle murmure : « Je l'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. » Mais que répond la fleur? vous seule pouvez me le dire.

Rose tendit la main à Gustave, et murmura dans un sourire :

— « Je l'aime. »

XVI.

Cinq minutes après, le jeune homme écrivit à son père pour lui demander son consentement à son mariage avec Rose; à peine la lettre était-elle écrite, que la jeune fille s'en empara et se sauva légère comme une biche.

Ce fut une belle nuit pour Gustave.

Il dormit du sommeil de la belle jeunesse, et les songes aux ailes d'or voltigèrent autour de lui. Bonne nuit!

XVII.

— Eh bien! mon ami, à quand la noce?

C'était le père de Gustave qui prononçait, huit jours plus tard, cette phrase peu romantique.

— Quand vous voudrez, mon père; le plus tôt sera

— Le meilleur, ajouta le père. Elle est jolie, Rose?

— Elle est belle, s'écria Gustave.

— Mais je crois, cependant, que M^{me} **** que tu as refusée était encore mieux.

— Une provinciale.

— Qui avait deux cent mille francs. Et Rose, qu'a-t-elle?

— Des yeux bleus comme un ciel d'été.

— Je ne dis pas.

— Des dents blanches comme l'hermine.

— Enfin, « *fiat voluntas tua.* »

Quand le père de Gustave parlait latin, c'est qu'il était content.

XVIII.

On se rendit chez le notaire pour signer le contrat.

Lorsque le notaire, de sa voix enrhumée, épela les titres et qualités des *conjointes* (style harmonieux du notariat), Gustave eut quelque envie de s'évanouir, car il se trouva que Rose n'était autre que M^{me} **** qu'il avait refusée quelques mois auparavant.

Nous ne ferons pas, à l'instar des grands romanciers, remonter à nos lecteurs les dix-huit chapitres de cette nouvelle, pour expliquer comment M^{me} ****, en apprenant le refus que Gustave avait fait de sa main, avait juré de l'amener au mariage par l'amour : nous avons vu qu'elle avait réussi dans son projet.

— Me pardonnez-vous, dit-elle au jeune homme, de vous apporter deux cent mille francs de dot?

— Je vous pardonne, et je vous devrai tout : la fortune et l'avenir de gloire dont votre amour m'a ouvert les portes.

— J'espère, dit Rose, que vous me devrez plus encore.

— Quoi donc?

— Le bonheur.

ÉPILOGUE.

XIX.

Comme Rose et Gustave se sont mariés le 25 février 1851, nous ne pouvons pas, en historien fidèle, dire qu'ils vécurent très-longtemps et eurent beaucoup d'enfants; ils ont vécu jusqu'à aujourd'hui, et ils ont une jolie petite fille.

XX.

MORALE.

Il n'y en a pas.

Cependant, en cherchant bien, nous en trouverons peut-être une.

Gustave, en épousant Rose, croyait épouser une jeune fille, la réalité lui donna une veuve : ce fut *anguis in herbâ*,

Ou pour parler français, et faire, hélas! notre morale greffée d'un calembour :

« Il n'y a pas de Rose sans épine. »

FRANCIS LINOSSIER.

Ch. MERA, directeur gérant.

Chanoine, imprimeur à Lyon, 18, place de la Charité